

odeur suave autour d'elles. En Europe les parterres sont faits par des artistes et cultivés sous leur direction. Là un artiste est aussi indispensable qu'un architecte. Plusieurs messieurs dans ce pays se livrent au dessin des jardins, et font tout en leur pouvoir pour faire cultiver des parterres dans le voisinage de nos grandes villes pour améliorer les places publiques, et ainsi cultiver et satisfaire le goût des citoyens.

Les hommes riches, et ceux qui n'ont qu'une faible connaissance de la culture, et peu de temps pour s'y livrer, et qui désirent créer rapidement un monde de beauté autour d'eux, peuvent employer l'artiste. Mais tout cultivateur doit être son propre artiste. La nature a implanté dans tout homme l'amour du beau, et tout homme doit cultiver le goût que la nature lui a donné, et il deviendrait pour lui une source de plaisir et de réjouissance. Tout homme ne peut pas peindre, mais tout homme peut faire une image. Le cultivateur n'a pas le temps, la patience ou le goût cultivé nécessaires pour réussir en peinture. Mais le cultivateur peut faire un beau jardin, et où peut-on trouver une plus belle peinture qu'un jardin bien arrangé et bien cultivé ? Le cultivateur peut faire un jardin partout ; au milieu des rochers, sur le versant des collines, il peut faire une terrasse ; sur le bord d'un ruisseau, autour d'un étang et sur les bords d'un marais il peut cultiver de très belles fleurs. Il peut planter des arbrisseaux, des vignes, ou des arbres fruitiers. Il peut faire des couches de légumes, et les border de roses, de pensées et de verbenas. Il peut les mettre en lignes droites ou autrement. Il peut les mettre en parallélogrammes ou en carrés, en cercles ou ellipses, en triangles ou hexagones, en toutes formes qu'il lui plaira, ou qui conviendront à la nature du terrain. Il peut ainsi arranger ses légumes qui poussent, et qui sont beaux en eux-mêmes, et ainsi combiner leur couleur, pour augmenter leur beauté. Il peut entourer son jardin d'arbres, forestiers et fruitiers, arrangés de manière à donner de l'ombrage aux plantes qui en ont besoin, et les protéger contre les vents froids. En faisant un peu dans un temps, en ajoutant une amélioration après une autre, chaque cultivateur peut, en quelques années, créer une belle scène autour de lui qui récompenserait amplement tout ses troubles.

Un jardin ainsi formé par degrés, est beaucoup meilleur qu'un autre fait tout à coup, avec beaucoup de travail et de dépenses. Le plaisir de le faire est prolongé, et la dépense étant petite chaque fois, n'est pas ressentie, et de cette manière, de nouvelles fleurs, des légumes et des fruits sont ajoutés de temps à autre, produisant un nouveau plaisir, et y ajoutant une nouvelle beauté. Un beau jardin est une source de plaisir pour la famille. La femme et les enfants y peuvent satisfaire leur goût, et étudier les belles formes et les instincts merveilleux de la nature. C'est une des sources d'instruction les plus fertiles. Le cultivateur peut y

amener ses enfants autour de lui, et leur parler de la sagesse, l'habileté et la bienveillance du Créateur. Il peut disséquer des fleurs, des plantes et des graines, et montrer leur curieuse forme, et comme la nature a pourvu merveilleusement à leur conservation.

C'est celui des beaux arts que le cultivateur peut cultiver. C'est celui qui convient à sa condition et ses circonstances, et par sa culture, il peut satisfaire l'amour de beau que la nature lui a donné ; et pendant qu'il satisfait cet amour, il améliore son intelligence et son cœur. La seule allusion à cette partie du sujet suggérera une multitude de pensées à l'esprit.

La culture d'un jardin est une source de récréation pour le cultivateur. Sa force et son temps sont sévèrement taxés en cultivant les produits d'étape des champs. Comme tous les hommes il a besoin de repos et de récréation. Où peut-il les trouver mieux que dans son jardin ? Cela l'attachera à sa maison. Cela le garderait de la tentation. Au lieu de chercher du plaisir à la taverne, il le trouverait chez lui. Combien de jeunes cultivateurs, s'ils eussent commencé la culture d'un beau jardin, auraient été sauvés de la ruine.

C'est un sujet qui mérite l'attention de la société. Chaque amélioration dans l'agriculture rencontre de l'opposition, et met du temps à être mise en pratique, surtout si elle ne rapporte pas un profit immédiat. Les Editeurs des Journaux d'Agriculture ont un ouvrage à faire touchant ce sujet. Il faut qu'ils le mettent devant les cultivateurs du sol. Tout homme de goût doit chercher à intéresser ses voisins, et surtout les jeunes gens, à ce sujet. Bientôt il occupera l'esprit public, et augmentera beaucoup la beauté de nos terres et notre attachement à notre pays bien-aimé. Il entourera nos maisons d'associations de beauté, et de souvenirs de plaisir et de joie, qui nous suivront partout où nous irons, et que nous n'oublierons que quand nous reposerons dans le sein de la terre.—R.—N. E. Farmer.

—:—:—

LE PERCEUR DU POMMIER.—J'ai beaucoup souffert de dommage fait par le ver "Perceur du Pommier," et j'ai perdu près de soixante-dix beaux arbres dans l'espace de trois années. J'ai fait tout ce que l'on me suggérât pour prévenir ce mal, mais ce fut en vain. Je vins à la conclusion il y a quelques années qu'il fallait couvrir l'arbre pour le protéger et empêcher les insectes d'y faire un dépôt. Voici mon procédé et mon succès. De bonne heure en Mai, temps propre pour cette région, j'examinai chaque arbre, et quand j'y trouvais des larves je les tuai avec un couteau. Je levai la terre jusqu'à deux ou trois pouces de profondeur à la base, et je pris des vieilles porches de toile, que je mis en bandes et dont je couvris les arbres. Je commençai à deux pouces au-dessous de la surface, et je les entortillai jusqu'à la hauteur de deux pieds, en faisant deux tours sur

l'arbre, et l'attachant avec une corde lâche. Je remis alors la terre à sa place, et ce fut tout l'ouvrage pour la saison.

Il est nécessaire d'ôter chaque année cette couverture et de lui en substituer une autre de bonne heure en Mai, comme je l'ai dit plus haut. Si on empêche l'insecte de percer l'arbre entre le "vent et l'eau" sa retraite favorite, c'est beaucoup, mais pour moi il ne m'a pas causé grand dommage, ou je le découvrais facilement. S'il était nécessaire il serait facile d'envelopper l'arbre dans les fourches, car il est facile de les protéger.

Depuis que je suis cette pratique je n'ai pas perdu un seul arbre qui fut possible de conserver et je n'ai vu aucun dépôt sous l'enveloppe que j'avais mise.—WM. M'KIE, Salem, N. Y., dans l'*Horticulturist*.

—:—:—

CULTURE DES BETTERAVES.

Chaque année la valeur supérieure des *Mangel Wurtzel* sur la plus grande partie des autres racines nourissantes s'établit de plus en plus, leur culture augmente, malgré les grands préjugés que cette récolte a à rencontrer contre son extension. Comme le temps pour la préparation de cette récolte est maintenant arrivé, un mot sur sa culture peut être à propos pour ceux qui ont fait peu ou point d'essai pour leur culture. Il y a beaucoup d'incertitude sur l'origine de cette plante ; quelques botanistes considèrent que c'est une espèce distincte, et lui donnent le nom de *Beta altissima*, tandis que d'autres la regardent seulement comme une variété, lui donnant le nom de *Beta vulgaris compensis* ; et d'autres, encore, pensant que c'est une sorte entre la betterave commune et la betterave Sicilienne, la nomment la *Beta Hybrida*. Dans tous les cas, la plante sous considération semble avoir tiré son origine de l'Allemagne ; au moins les agronomes modernes l'ont vue là pour la première fois, et pendant plusieurs années elle a été cultivée sur une grande échelle en Allemagne et dans d'autres parties du Continent, longtemps avant son introduction dans la Grande-Bretagne. En Allemagne on l'appelle *Mangel Wurtzel*, ou racine de rareté, les grandes propriétés de la plante étant dans la production d'une abondante récolte quand les autres récoltes manquent, donnant beaucoup dans les temps de rareté. La première connaissance de son introduction dans ce pays que nous avons pu découvrir est en 1786 ; il fut alors envoyé un paquet de graines de Metz par Thomas B. Parkyns, éc., à Sir Richard Jebb, et présenté par ce dernier à la Société pour l'Encouragement des Arts, dont quelques graines passèrent par les mains du Dr. Lettsomo, qui les cultiva, et en recommanda la culture. Elle fut apportée en Irlande vers la fin du dernier ou commencement du siècle présent, et elle fut cultivée par la noblesse et quelques messieurs comme plante agricole. En 1816, on trouva qu'elle fut introduite avec succès à Ste. Hélène, où elle crût dans la plus grande perfection ; deux racines furent